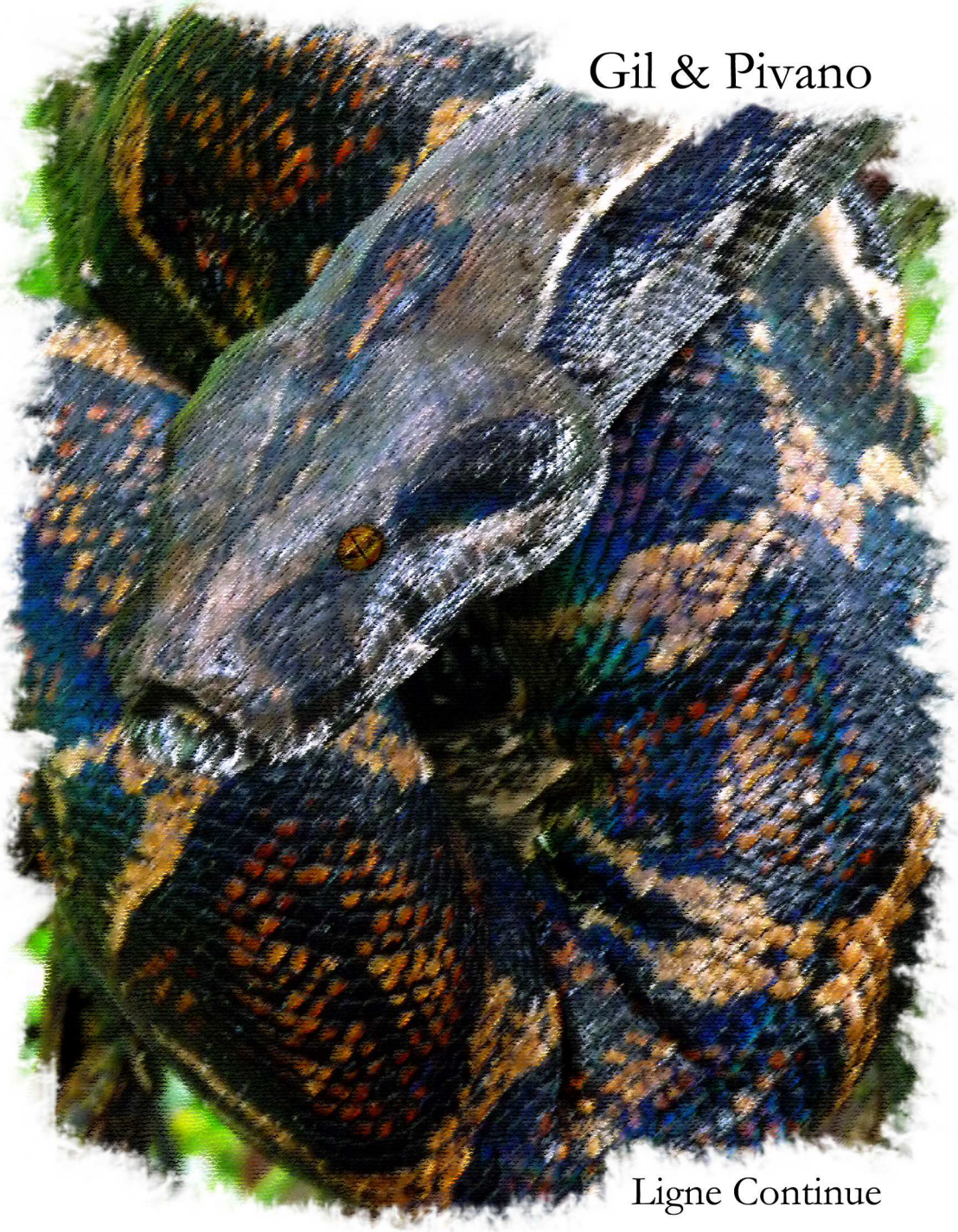
LE LAC DU SERPENT

Gil & Pivano



Ligne Continue

Où suis-je ?

Est-ce le contact glacé de ma joue sur le carrelage ou la douleur sourde au fond de mon crâne qui m'a brusquement tiré de ma torpeur ?

Au ras du sol, mon champ de vision est flou et rétréci, mais par instants j'arrive à distinguer la géométrie déformée de grandes dalles blanches et le liseré de mastic brun qui les relie entre elles.

Où suis-je ?

Je n'en ai pas la moindre idée.

J'essaye de puiser dans mes souvenirs afin d'y trouver une explication plausible, mais ma tête fonctionne au ralenti. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Mes paupières sont lourdes et les éclats de douleur qui zigzaguent dans mon cerveau, enrayent mon esprit. Mes pensées sont incohérentes et je ne sais pas ce que je fais ici.

Par moments, une brûlure insoutenable vient se loger dans le creux de mes orbites et pousse mes yeux hors de mon visage. Malgré moi, des gémissements se frayent avec peine un passage dans ma gorge endolorie et me reviennent en écho dans le silence oppressant.

Sur la surface lisse qui m'entoure, je distingue la trace translucide et verdâtre d'un escargot qui slalome entre les grains de poussière, les poils, les bouts de peau morte et les cheveux qui jonchent le sol.

Aucune trace pourtant du mollusque baladeur.

Soudain, je réalise avec horreur qu'il n'y a pas de gastéropode baveux : le seul qui bave ici, c'est moi !

Ma langue a triplé de volume et pend, droite et dure, comme un bout de bois entre mes lèvres sèches. J'aperçois sa présence incongrue quand je lorgne vers les carreaux. Je sens l'aigreur d'un flot de bile qui coule au coin de ma bouche, et une soif irrépressible me ronge le palais.

Je me tortille sur le ventre comme un ver nu et lisse. J'ai la désagréable impression d'avoir perdu mes membres. Non, en fait mes bras et mes jambes ne sont qu'entravés. À peine plus rassurant !

J'essaye de tourner la tête mais ma nuque est raide et une lumière crue, brûlant au plafond, m'oblige à fermer les yeux. Sur les parois roses et closes de mes paupières, je vois des ombres qui jouent à se poursuivre.

Avant d'être ici, je devais bien être ailleurs à faire quelque chose. Mais où et quoi ? Je vois mes parents : mon père, ma mère, ma sœur. Les images se brouillent. Cela paraît bizarre. Étais-je en train de pêcher ? Avec mon père ? Non, je pêchais seul, au bord d'un lac de montagne. Oui, ça me revient ! Avant d'être ici, je pêchais à la mouche dans les eaux glacées d'un lac près d'une bergerie…

Dans le silence, j'entends le cliquetis d'un trousseau de clefs qu'on agite, un verrou qui tourne et claque, une porte qui s'ouvre en grinçant, des pas qui s'avancent.

Tout mon corps me fait mal maintenant. J'ai des fourmis dans les jambes et le sang cogne à mes articulations là où mes liens ont été trop serrés. Ma tête est prête à exploser.

Les pas se rapprochent. Ils viennent vers moi.

Soudain, j'ai peur, là, allongé sur le sol, impuissant, pieds et poings liés. Je ne sais pas ce que l'on attend de moi. Je ne sais pas ce que l'on va me faire.

La bergerie ! Oui, j'en suis sûr à présent : je pêchais près de la bergerie lorsque quelque chose est arrivé. Est-ce pour cela que je suis ici, aussi vulnérable qu'un appât gesticulant au bout d'un hameçon, en attendant d'être gobé par un poisson vorace ?

Bientôt, ils seront là. Bientôt, mon corps et mon esprit s'offriront en pâture à leurs morsures de prédateurs affamés.

J'ai peur.

Les pas résonnent dans mon oreille collée sur le dallage.

J'ai peur car malgré les brumes qui flottent dans mon crâne, je sais que ces gens qui s'approchent, ne me veulent pas que du bien.

Un courant d'air frais s'infiltre par la porte ouverte.

« Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre ! », écrivait le poète.

Une partie de pêche peu ordinaire

La colonie de marmottes était maintenant en alerte. Les derrières bruns et dodus se mirent à dodeliner en tous sens. Les petits se rapprochèrent des terriers en courant, glissant parfois sur les pierres recouvertes d'une fine couche de neige. Leurs parents, plus agiles, les y attendaient déjà, le museau à l'extérieur, guettant les alentours.

Je regardai toute cette agitation d'un air étonné. À mon arrivée, tôt ce matin, le guetteur n'avait pas bronché et la colonie de marmottes avait accepté ma présence, comme si j'avais toujours fait partie du paysage. Un élément naturel, aussi inoffensif qu'un rocher ou un brin d'herbe. Depuis, rien n'avait changé, du moins me semblait-il.

Je parcourus des yeux les berges du lac. Les herbes jaunies se dressaient sous les plaques de neige éparses. Les eaux grises reflétaient toujours les nuages chargés de grésil et la surface du lac frémissait encore sous la caresse glacée du vent glissant des cimes enneigées. Le lac s'étirait tout en longueur à flanc de montagne, formant en son extrémité un marécage dont les langues humides s'insinuaient entre des îlots de tourbe. Un peu plus loin, il déversait son trop-plein vers la vallée. Des linaigrettes, blanches et cotonneuses, aussi légères que des flocons de neige, fleurissaient sur les bords du ruisseau qui dévalait la pente en chahutant entre les pierres.

Le paysage, baigné au gré des humeurs du vent par une brume fugace, avait conservé son aspect paisible, sa torpeur glacée de bout du monde. Je ne comprenais pas l'attitude du guetteur. Les jeunes marmottes non plus car elles se mirent peu à peu à ressortir des abris et à recommencer leurs jeux de poursuites dans les éboulis.

J'abandonnai le guetteur à son délire paranoïaque et me concentrai de nouveau sur la mouche posée à la surface du lac. Elle paraissait bien seule. Autour d'elle, il n'y avait que rides laissées par le vent et cratères minuscules sculptés par le grésil. Aucun autre insecte pour lui tenir compagnie. Avec son allure d'éphémère, la délicate mouche de mai qui ne vit qu'un jour, elle paraissait déplacée, hors de saison.

Je tirai sur le fil pour la faire bouger et, peu à peu, je la ramenai vers le rivage. Puis, d'un geste souple, je fouettai l'air de ma canne afin de lui faire prendre de l'altitude. À chaque lancer, la mouche s'envolait toujours plus haut, toujours plus loin… enfin libre. Du moins, en apparence.

Soudain, je cessai de battre le ciel avec mon fouet et laissai la ligne s'étendre, rouler sur l'air un court instant puis tomber en douceur sur la surface plissée du lac. La mouche ralentit, hésita entre la promesse de liberté des nuages et l'eau toute proche qui l'attirait de façon irrésistible. Elle dansa un peu pour marquer sa réprobation puis se posa sur le lac, résignée, attendant l'éclair brillant d'un poisson qui la ferait disparaître sous les eaux.

Depuis des heures, j'attendais de la voir plonger vers le fond, engloutie par une truite Arc-en-ciel ou un omble Chevalier. Mais depuis ce matin, j'en étais réduit à une attente vaine, à *pêcher l'eau*, comme disent les pêcheurs à la mouche. Je n'avais pas vu la queue d'un seul poisson. Parfois, j'entendais le léger clapotis qui marquait l'apparition furtive de l'un d'eux à la surface. Je fixais alors d'un air maussade le remous moqueur qui s'estompait en s'agrandissant, formant une faible houle sur laquelle ma mouche solitaire dansait.

Je me sentais un peu ridicule, seul au bord de ce lac désert, à près de mille huit cents mètres d'altitude, avec pour unique compagnie, une boîte de mouches artificielles. Pas un promeneur, pas un berger ou un pêcheur pour me distraire. Le temps était trop froid, trop humide. L'automne s'installait sans ambiguïté. Même les poissons estimaient que ce n'était pas un temps à mettre le museau dehors.

Alors, que faisais-je ici à fouetter le ciel comme un dément, à fixer depuis des heures une mouche qui n'en était même pas une, et à me geler les pieds dans la neige fondue par mon

piétinement incessant ? Cette question tournait sans cesse dans mon esprit, accompagnée de mille autres dont je n'avais pas les réponses.

Depuis l'aube, je tirais sur le fil d'un geste machinal, ramenais l'éphémère près du bord, puis lui redonnais un peu le goût de la liberté, avant de la laisser tomber de nouveau sur l'eau… avant de recommencer encore et encore ces mêmes gestes inutiles, dérisoires, les yeux plongés dans un abîme intérieur dont le cri du guetteur m'avait fait sortir un court instant.

Des images du passé surgissaient de ce gouffre obscur où mon esprit paraissait se complaire. Des bouffées de tabac rance s'échappaient de la vareuse que j'avais empruntée à la bergerie avant de monter au lac. L'image de mon père surgissait de nouveau, me tenant le bras, guidant mon geste d'enfant pour lancer le fil et faire s'envoler la mouche dans les airs.

Je n'ai jamais su pourquoi le lac du Serpent s'appelait ainsi. À chaque fois que je lui posais la question, mon père me donnait une nouvelle explication encore plus merveilleuse que la précédente. Mon père aimait raconter des histoires. J'aimais trop les écouter. Je les croyais toutes vraies. Lui aussi.

Mon père vivait dans un monde à part, un monde à lui dont il s'échappait rarement. Il attendait que l'on vînt l'y rejoindre. Il s'y était emmuré après le décès de ma mère. Elle était morte subitement. Un cancer foudroyant, avaient dit les médecins. L'enfant que j'étais alors, les avait crus. Plus tard, j'ai réalisé qu'il s'agissait peut-être d'une fuite pour s'évader du monde de folie dans lequel mon père l'entraînait peu à peu. J'avais fui à mon tour, de manière différente.

Du puits noir de mes souvenirs, jaillit la silhouette de mon père menant ses moutons à la pâture, entouré de ses chiens. De grands chiens, blancs et doux comme des peluches, mais plus féroces que des loups. C'était il y a plus de dix ans. Le jour où je lui avais annoncé que je partais, que je ne voulais pas gaspiller ma vie à garder des moutons dans une prairie perdue au fin fond des Alpes. Que je voulais voir le monde !

Il n'avait rien dit. Il m'avait tourné le dos et comme tous les matins, il avait guidé le troupeau vers les versants herbeux de la montagne. Aujourd'hui, j'étais persuadé qu'il les avait menés ici, autour du lac du Serpent. En souvenir de l'enfant qu'il venait de perdre.

La mouche voletait dans l'air brumeux. Je m'appliquais à la faire voltiger comme me l'avait appris mon père, en son hommage.

Et toujours pas de poisson pour mettre fin à ce cérémonial ridicule !

Je m'étais promis qu'à la première prise, je rentrerais à la bergerie.

Le guetteur siffla de nouveau et me fit sortir de ma léthargie. Toute la colonie de marmottes se réfugia dans les abris. Il ne restait maintenant que le guetteur et moi-même au bord du lac. Je suspendis mon geste et oubliai la mouche pour un instant. Je regardai le guetteur d'un air intrigué. Il avait repris sa posture de veille, bien droit sur ses pattes arrière, tous les sens en alerte.

Je me surpris à dresser l'oreille tout comme lui, cherchant des yeux une présence étrangère, flairant l'air à la recherche d'une odeur inhabituelle. Rien. Personne. Pas un bruit. Tout était figé par la froideur du temps. Seuls le chant du ruisseau et la complainte du vent troublaient le silence glacé. Le guetteur tourna la tête vers l'extrémité du lac, celle qui formait le déversoir entouré du marécage. Je l'imitai.

Soudain, un léger bourdonnement titilla mes oreilles. Il était à peine perceptible. Juste une sensation de bourdonnement. Je pensai tout d'abord à une guêpe ou à un frelon. Mais à cette altitude, avec ce vent et cette température, cela n'avait pas de sens ! Je me tournai vers le guetteur, comme s'il pouvait me fournir une explication, cherchant en tout cas à comprendre son attitude. Il avait disparu.

Je le cherchai du regard, fouillant les éboulis, les anfractuosités des rochers et les tumulus de terre retournée. Enfin, je le découvris. Il était rentré dans son trou et ne laissait que son museau apparaître de l'abri.

Ce fut à cet instant que celui lisse et rond d'un avion, vibrant au rythme d'un vrombissement sourd et irrégulier, surgit des nuages et piqua droit sur le champ de linaigrettes.

La surprise me paralysa.

Je vis le petit appareil tanguer d'une aile sur l'autre, cherchant un équilibre impossible. Le pilote voulait certainement se poser sur l'étendue herbeuse entourant le lac. Je savais qu'elle était trop courte. Le pilote devait le savoir aussi mais il paraissait ne pas avoir le choix. Il ne fit pas un tour complet pour inspecter sa zone d'atterrissage. Il se mit en position, aligné droit sur l'espace le plus dégagé et laissa l'appareil glisser vers le sol.

La manœuvre était dangereuse. Un atterrissage en montagne ne se pratique pas comme en plaine. L'avion doit approcher de la piste par le bas, se hisser jusqu'à elle pour y déposer les roues avec légèreté, puis laisser les forces de gravitation le freiner, et finalement se placer en travers de la pente pour l'empêcher de reculer, lorsque l'énergie cinétique est dissipée. J'avais eu l'occasion d'observer de multiples atterrissages sur toutes sortes de pistes, y compris dans les rocheuses canadiennes, et je pressentis immédiatement la catastrophe.

Le pilote aurait dû imiter les choucas, les maîtres du vol en altitude. Au lieu de cela, il se projeta sur le sol. Dans un rugissement du moteur, les roues s'écrasèrent sur les herbes rases puis les langues fourbes du marécage les happèrent et elles se brisèrent, entraînant le corps de l'appareil dans une longue glissade. L'hélice pulvérisa les fleurs du coton des marais en mille flocons qui se mêlèrent au grésil projeté par les rafales de vent.

Je sentis le souffle d'air lorsque l'engin glissa devant moi, m'obligeant dans un sursaut à me jeter à terre afin d'éviter d'être décapité par une aile, qui se brisa une seconde plus tard contre un rocher, avant de ricocher sur la surface du lac et s'y enfoncer un peu plus loin. Déséquilibré, l'appareil se mit à pencher du côté de son aile restante jusqu'à ce que cette dernière disparût sous l'eau.

L'avion continua sa course projetant des gerbes d'écume glacée. Il parcourut ainsi toute la longueur du lac, une centaine de mètres tout au plus, puis son aile unique s'embourba sur le fond et le fit pivoter. Il revint vers le milieu du lac et s'arrêta enfin.

J'étais allongé de tout mon long sur le bord, ma canne toujours à la main et le fil dans l'autre. Au bout, la mouche artificielle avait disparu, emportée par l'avion. Libérée en quelque sorte !

Je me redressai, stupéfait. À demi immergé, l'appareil gisait à quelques mètres de distance à peine, penché sur son aile valide, et le cockpit se remplissait d'eau doucement.

Je ne réagissais pas, comme si ce spectacle n'avait pas de réalité. Comme si j'étais un observateur impuissant. Je restais paralysé, hébété…

Soudain, je vis un visage apparaître au hublot d'une portière, une figure pâle et effrayante qui semblait crier. Mais aucun son n'arrivait jusqu'à mes oreilles. À croire que tout le coton des marais projeté dans l'air formait un tampon géant, étouffant tous les bruits.

Une main, un poing, tapait contre la vitre. Je voyais la ligne d'eau monter un peu plus à chaque instant.

Je ne savais que faire.

Sans réfléchir, je commençai à me déshabiller. D'abord mes chaussures, puis la vareuse de mon père. L'air vif me mordit lorsque je déposai mon pull et ma chemise sur l'herbe recouverte de neige. J'hésitai une seconde puis mon pantalon et mes chaussettes les rejoignirent. Je ne conservai que mon slip, protection dérisoire contre la morsure des eaux noires et de leurs éventuels habitants. J'avançai un pied et j'eus la sensation de me faire prendre la cheville par un piège à loup.

Je pris une profonde inspiration, comme si l'air glacial qui descendait des cimes pouvait me protéger, et je m'enfonçai dans l'eau. Le froid me bloqua la respiration. J'étais tétanisé. Tous les muscles crispés afin de retenir la moindre parcelle de chaleur de mon corps, les dents serrées pour éviter qu'elles ne claquent et ne me coupent la langue, je commençai quelques brasses

maladroites. L'avion n'était qu'à une vingtaine de mètres. Une distance infinie dans de telles conditions !

Je nageai, poumons bloqués, en apnée totale, avec des gestes saccadés, comme si je souffrais de troubles de la coordination depuis ma plus tendre enfance. J'étais surtout plutôt tenté de croire que je souffrais de troubles mentaux. J'étais fou d'espérer survivre à ce bain et encore plus de pouvoir aider les malheureux prisonniers de l'habitacle de l'avion.

Une dernière brasse et je touchai le moignon de l'aile brisée lors de l'atterrissage de fortune. L'appareil semblait avoir trouvé un certain équilibre. L'aile enfoncée dans le fond maintenait le corps en partie au-dessus de la surface. Peut-être un rocher formait-il une béquille inespérée ?

Grelottant, je m'approchai de la portière. Un visage se plaqua contre la vitre. Deux yeux affolés me fixèrent. La bouche s'ouvrit et lança un cri d'angoisse qui résonna enfin à mes oreilles. Je n'étais pas devenu sourd, comme je l'avais cru en instant.

Je tentai d'ouvrir la portière mais elle était coincée, à moins que ce ne fût la pression de l'eau qui l'empêchait de fonctionner. Je nageai vers l'avant de l'appareil. Le hublot avait résisté, toutefois un réseau de fissures lézardait sa surface lisse. Je le frappai du poing espérant le voir s'effondrer. Rien n'y fit. Je n'avais rien d'autre pour briser le verre, à moins de retourner à la berge chercher un caillou.

Ce que je fis à contrecœur, sous l'œil désespéré du visage blafard collé à la vitre de la portière bloquée. Le retour à la berge fut douloureux, mais pas autant que ma progression avec un caillou dans une main pour atteindre à nouveau le cockpit fissuré. Mon corps paraissait s'être transformé en un bloc de glace que seule ma volonté pouvait encore mouvoir. Il se serait volontiers laissé couler au fond du lac, rejoindre les truites Arc-en-ciel et les ombles Chevalier que je n'avais pas pêchés.

À genou sur le nez de l'appareil, je me mis à frapper le pare-brise comme un dément. Je frappais à deux mains, luttant contre la paralysie, étoilant un peu plus à chaque coup le verre avec la pierre de granit rose.

Soudain, sous les coups répétés, l'avion tressaillit. Je me figeai un instant, retenant mon souffle, les bras levés, comme si je présentais une offrande à un dieu cruel et rancunier. Alors que je m'apprêtai à laisser retomber la pierre sur le pare-brise, l'avion s'enfonça d'un coup un peu plus sous les eaux glacées du lac. Mes pieds nus et mouillés glissèrent sur le fuselage métallique. Je faillis perdre l'équilibre, et lâcher la pierre. Je repris ma position instable en jurant comme un charretier, du moins dans ma tête car mes mâchoires refusaient d'articuler le moindre son.

Enfin, la vitre céda et s'effondra en mille fragments, saupoudrant d'éclats de verre les occupants affaissés sur les commandes de l'avion.

Je soulevai la tête du pilote, cherchant à déterminer son état. Il avait l'œil vitreux et paraissait mort. Je ne suis pas médecin légiste mais j'ai déjà eu l'occasion de côtoyer la mort dans les chantiers au nord du Canada. Il n'y avait pas de doute possible, cet homme-là était mort et bien mort. Cependant, avait-il succombé au choc ou avait-il souffert d'un malaise en plein vol ? Je l'ignorais. Peut-être était-il décédé d'une crise cardiaque ou d'une rupture d'anévrisme, obligeant le passager inexpérimenté à prendre les commandes, ce qui aurait expliqué l'atterrissage en catastrophe ? Difficile d'en juger ! De toute façon je ne pouvais plus rien faire pour lui. Je me tournai vers le passager installé à ses côtés.

Le passager en question était une passagère. Une femme d'un certain âge. Ses cheveux mi-longs dépassaient du casque qui la reliait par radio au pilote. Je soulevai son visage à deux mains. Elle respirait encore mais des bulles rosées explosaient sous ses narines. Une fine rigole carmin s'écoulait de son front. Son corps trempait dans l'eau glacée jusqu'à la poitrine. Elle avait les yeux fermés, comme si elle protégeait le peu de vie qui persistait encore en elle. Le choc avait dû être terrible !

Je tentai de lui parler. Mes mâchoires crispées refusaient toujours de fonctionner. Ma gorge ne laissa échapper qu'un cri rauque, une sorte d'interrogation primitive. Elle ne réagit pas. D'un doigt tremblant, je soulevai une de ses paupières. La pupille se contracta sous la lumière puis accommoda sur mon visage. Je lus dans ce regard douloureux un espoir insensé.

La passagère assise près du pilote terrassé ouvrit enfin les yeux. Elle voulut parler. Des sons inintelligibles sortirent de sa bouche, accompagnés de filets de sang. Elle perçut mon incompréhension dans mon regard, alors que mes traits se figeaient un peu plus sous une violente rafale de vent.

Elle ferma de nouveau les yeux. Je compris qu'elle allait mourir, là, maintenant, devant moi, son visage entre mes mains.

Je la secouai avec maladresse, cherchant à lui redonner vie.

Elle rouvrit les yeux. Peut-être avait-elle puisé toute son énergie restante, en tout cas, je pus entendre, à défaut de comprendre, ses dernières paroles.

«…ma fille… grand danger… ils vont venir… je sais tout… protégez-la… sauvez-la… cachez-la… surtout… pas la police… »

Il m'était impossible de parler. Mes mâchoires refusaient de m'obéir. Ma langue s'était rétractée au fond de ma gorge et formait une boule douloureuse. Pourtant, j'aurais souhaité de plus amples explications.

Je dus me contenter de ces quelques mots.

La passagère énigmatique eut un faible sursaut, du sang s'écoula entre ses lèvres bleues et une dernière bulle éclata sous ses narines.

Je lâchai son visage qui retomba, penché en avant sur le tableau de bord.

Ma fille, elle avait dit «…ma fille… ». Il y avait donc un autre passager, une troisième personne.

Je sondai l'arrière de la cabine. Je sentis, plus que je ne vis, une présence. Une forme tassée sur elle-même, dissimulée derrière le siège du pilote.

Avec peine, j'engageai mon corps dans le cockpit, entre les places avant. La forme bougea et j'aperçus un visage d'une blancheur effrayante. Mon dieu ! Le visage blafard brièvement aperçu par le hublot juste avant le crash ! Ce devait être la fille en question !

Elle me fixait, une lueur de folle terreur dans le regard. Je dus prendre sur moi pour lui sourire. Mais mes lèvres bleuies se crispèrent plutôt dans un rictus qui entraîna son recul au plus profond de l'appareil.

Je tendis un bras et bougeai la main en une sorte d'appel pour faire venir la silhouette qui demeurait blottie, muette dans le fond de la cabine. Je n'osai pas parler. J'avais peur de l'effaroucher avec ma gorge tétanisée. Je sentais que je n'avais plus beaucoup de temps avant de rejoindre moi aussi le pilote et sa passagère dans l'au-delà. Il me fallait faire vite.

J'avançai un peu plus, m'égratignant contre les débris de verre, mais le froid anesthésiait la douleur et je pus lancer mon bras plus avant. Je m'agrippai au vêtement de la silhouette prostrée sur l'étroite banquette arrière et tirai de toutes mes forces. D'abord, je sentis une résistance puis la jeune fille se décida à me suivre et se glissa entre les deux morts toujours retenus par les dérisoires ceintures de sécurité. Soudain, un craquement se fit entendre. La carcasse de l'avion se mit à bouger. L'eau s'engouffra à gros bouillons, alourdissant l'appareil, le tirant vers le fond du lac.

La jeune fille s'extirpa du cockpit et s'accrocha au nez sur lequel je me trouvais assis à moitié immergé. Je me laissai alors tomber dans le lac et l'invitai à m'y rejoindre. Elle hésita, une terreur sans nom se lisait dans ses yeux. Avant de se lâcher, elle tendit une main tremblante vers la passagère effondrée contre le tableau de bord et effleura ses cheveux qui flottaient à la surface de l'eau.

Je la vis ensuite tomber, et… disparaître. Je restai un instant abasourdi – l'air glacial avait depuis longtemps engourdi le peu de neurones dont je semblais disposer — puis je plongeai

tête la première pour la retrouver. Elle n'était pas très loin, juste un mètre sous moi. Elle flottait entre deux eaux, les yeux écarquillés. Un mince chapelet de bulles minuscules s'échappait de ses narines. Ses chaussures et ses vêtements gorgés d'eau l'entraînaient lentement vers le fond. Ses cheveux, algues sombres aux reflets d'ébène, se dressaient autour de son visage, couleur de linceul.

Cette vision, belle et terrifiante à la fois, me serra le cœur, plus fortement encore que la température polaire des eaux du lac. Peur, fascination, envie de fuir, désir de la protéger, des sentiments confus et contradictoires se bousculaient en moi. J'hésitai à la tirer vers la surface alors qu'elle s'enfonçait peu à peu toujours plus profondément.

L'air allait bientôt me manquer. Depuis combien de temps déjà, lui manquait-il à elle ?

Une dernière brasse et je la rejoignis. Elle semblait ne pas me voir. Ses yeux fixaient un ailleurs qui m'était inaccessible. Plus une seule bulle ne perlait à ses narines. Ses lèvres bleues dessinaient un sourire étrange sur son visage. Léger, paisible…

Je saisis sa main, araignée blanchâtre, fine et molle, qui nageait près de moi. Mes poumons me brûlaient maintenant. Ils réclamaient de l'oxygène et cela paraissait urgent. Très urgent !

De mon seul bras libre, je m'agrippais au mur liquide qui m'entourait ; je battais l'eau de mes pieds gelés, résolu à nous sortir, la jeune fille et moi-même, de ce trou noir qui nous aspirait inexorablement. Il ne fallut que quelques secondes pour retrouver la surface, mais elles me parurent une éternité de souffrance.

J'aspirai l'air fouetté par le vent des cimes avec délectation. J'en oubliai presque ma compagne.

Je sortis enfin la tête de la jeune fille hors de l'eau et la posai au creux de mon épaule, contre ma joue. En nageant sur le dos, je regagnai la berge où j'allongeai l'inconnue. Je n'avais jamais appris les gestes, ils me vinrent tout naturellement. Pendant plusieurs minutes, je pressai la poitrine de la jeune fille, pinçai son nez et insufflai de l'air dans sa bouche.

Je ne pensais plus à rien. Le froid semblait avoir disparu. Je n'étais pas paniqué, ni même inquiet. Une assurance tranquille m'envahissait. J'allais réussir à la ramener à la vie. Sinon, tout ce que j'avais fait jusque-là ne rimait à rien !

Inspirer profondément l'air de la montagne, pincer le nez de la victime entre la vie et la mort, maintenir sa bouche ouverte, expirer pour projeter un peu d'oxygène jusqu'aux tréfonds de son organisme. Inspirer, pincer, expirer. Inspirer, pincer, expirer…

Dans un hoquet, elle renoua soudain avec l'existence. Je la basculai sur le côté afin qu'elle pût recracher une partie de l'eau du lac qu'elle avait avalée. Elle toussa à se déchirer les poumons. Pleura aussi beaucoup. Mais peu à peu, elle retrouva une respiration normale.

Elle ouvrit enfin les yeux. Ils étaient couleur de violette au printemps. J'y lus une terreur absolue.

La situation devait être insolite et effrayante pour elle. Après un accident d'avion, elle se retrouvait allongée dans la neige, les vêtements trempés, auprès d'un parfait inconnu, en l'occurrence moi, qui déclinait, sur son corps nu et grelottant, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les bleus et les violets surtout.

La voyant reprendre ses esprits, je l'abandonnai un instant, le temps de me frictionner avec ma chemise et d'enfiler chaussettes, pantalon et pull, tout en luttant contre les spasmes qui tordaient mes muscles en des mouvements désordonnés. Je renonçai à nouer les lacets de mes brodequins car mes doigts ne répondaient plus à mon cerveau. Je bloquai les cordelettes raidies par le gel dans le revers des chaussures afin de pouvoir marcher sans me prendre les pieds dedans et… sans m'étaler sur le sol.

Ainsi vêtu à la va-vite, je retournai vers la petite rescapée. Elle était recroquevillée sur elle-même, les bras encerclant ses genoux, comme pour retenir le peu de chaleur qui se cachait encore dans son corps frêle.

Sans hésiter, je commençai à la dévêtir. Trop faible, elle se laissa faire sans esquisser le moindre geste. Je lui enlevai tous ses vêtements mouillés, jusqu'à la mettre à nu. Après l'avoir essuyée comme je pus avec ma chemise plus très sèche, je l'emmitouflai dans la vareuse de mon père.

Je n'avais pas de quoi faire du feu. Je n'étais monté au lac que pour pêcher quelques heures. Je n'avais pas prévu de faire du secourisme en montagne. Il me fallait redescendre d'urgence à la bergerie.

Je regardai autour de moi. J'avais piétiné la berge et mes empreintes étaient incrustées dans la boue ; ma canne à pêche gisait à moitié dans l'eau, le fil rompu et une mouche perdue quelque part sur le lac ; les vêtements de la jeune fille et ma chemise traînaient sur la neige souillée par notre présence. On pouvait difficilement faire moins discret.

Plus loin, le guetteur m'observait avec attention. Les marmottes étaient ressorties de leurs trous, preuve que tout allait bien à nouveau.
Tout était redevenu normal autour du lac du Serpent!

Normal ? Pas vraiment, à mon sens. Il y avait un avion écrasé au beau milieu du lac avec deux macchabées à l'intérieur et je me retrouvais avec une jeune fille inconnue à moitié morte sur les bras, une jeune fille qu'il fallait sauver et protéger d'un danger dont j'ignorais tout ! Sans en parler à la police, avait cru bon de rajouter la mourante. Il fallait déguerpir au plus vite !

Pour lire la suite du récit, rendez-vous sur le site des Éditions Ligne Continue :

www.editionslignecontinue.info

Je m'appelle Jacques Fontaine. Mes amis canadiens m'appellent Jack. J'habite au Québec. Je suis revenu en France pour l'enterrement de mon père. En son hommage, je suis retourné sur les bords du lac du Serpent, près de la bergerie de mon enfance, là même où nous pêchions ensemble, tous les deux…

Là-bas, un événement s'est produit. Quelque chose de terrible. Depuis, j'ai cette fille à mes basques et ces hommes à mes trousses…

Dans quel bourbier ai-je mis les pieds ? Qui est cette jeune femme qui m'est tombée dessus et qui depuis me colle à la peau ? Quel horrible secret cache la supplique muette de son regard terrorisé et qui sont ces gens qui la poursuivent et semblent vouloir la récupérer à tout prix ?

Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il a fallu fuir au plus vite pour tenter de vivre ou plutôt de survivre. Il a fallu aussi commencer à mentir…

Enfin, c'est ce dont je me souviens mais je n'en suis plus très sûr. Tout est si confus dans ma tête. À moins que tout ceci ne soit juste qu'une histoire de faux-semblants…

Aurez-vous le courage de suivre Jack jusqu'au bout de sa folie ?

ISBN 978-2-918284-11-6

www.editionslignecontinue.info

20 €

9 782918 284116